

# L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combat le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUEBEC, JEUDI 21 OCTOBRE, 1858.

No. 27.

Nous prévenons nos abonnés et le public, que M. JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement et d'en donner quittance.

Nos abonnés qui ne recevraient pas l'*Observateur* sont priés de nous avertir.

On a besoin pour ce journal d'agents actifs à la campagne.

## CHANSON.

### LA CONFÉDÉRATION.

Air : *Les gueux, les gueux, etc.*

Béranger.

Hélas ! plus je considère  
La politique du jour,  
Plus j'aperçois la misère  
Qui ronge comme un vautour.  
Hourra ! hourra !  
Tout meurt ! tout s'en va !  
Nos hommes d'état,  
Empêchez ça !

Des écus de la province  
Chacun d'eux fait un magot.  
J'entends le peuple qui grince...  
L'orage viendra bientôt.  
Hourra ! Hourra ! etc.

Nous sommes en banqueroute,  
Ce n'est rien, un vice-roi  
Va bientôt se mettre en route,  
Tout se règle, il est adroit !  
Hourra ! Hourra ! etc.

Il aura liste civile ;  
Des serviteurs blasonés.  
De plus, un troupeau docile  
De moutons confédérés !  
Hourra ! Hourra ! etc.

Il sera pour l'Angleterre  
Comme un commis-voyageur  
A qui nos *Sir*, ventre-à-terre,  
Front vendre leur honneur.  
Hourra ! Hourra ! etc.

Toute la Presse vénale,  
Le *Courrier*, le *Canadien*,  
Le *Minerve libérale*,  
Chanteront en chœur : C'est bien !  
Hourra ! Hourra ! etc.

En tout, imitant leurs maîtres,  
De Québec à Toronto,  
Tous les valets, tous les traîtres  
Diront : Ouf ! comme c'est beau !  
Hourra ! Hourra ! etc.

## L'OPINION PUBLIQUE.

Fais ce que tu dois,  
advienne qui pourra.  
(Larochefoucauld.)

De même que la religion, la politique a ses apôtres sincères et ses hypocrites ; ses hommes de cœur et ses valets, ses défenseurs et ses traîtres, ses sauveurs et ses bourreaux. Aujourd'hui que l'arène politique est jonchée de masques, l'opinion publique juge plus vite et bien mieux les fronts qu'ils cachaient. D'abord surprise, puis enchaînée, l'opinion publique brise, aujourd'hui, ses fers. On peut museler ou corrompre les masses, on ne les trompe plus : la force ou les remords finit triompher la justice. Les coteries existent encore, et existeront toujours, mais les partis se transforment, se rapprochent et se joignent. La crise actuelle qui est tout à la fois un châtimeur et un triomphe, a fait voir à tous les hommes de CŒUR, quel abîme effrayant les luttes fratricides ont creusé. Ceux qui placent les principes avant les hommes, et la patrie avant les principes se tendent la main ; seule, l'écume des partis les sépare. Il y a dans tous les partis comme dans toutes les sociétés un limon qui souvent pour le malheur des peuples parvient à la surface et déborde. Le parti démocrate comme les autres a le sien. L'impure, qui fourmille aux pieds des démocrates honnêtes pour les étouffer. Hommes sans valeur morale, sans principes et sans foi, sur le dos desquels la démocratie apparaît comme une guenille sur l'échine d'un gueux ; traîtres et lâches tout à la fois ; ayant deux voix, deux poids, deux mesures, mais point de cœur ; êtres qui, de ce temps-ci crient bien haut ; vive M. Dorion ! mais qui voudraient le voir à cent pieds sous terre ; tas de ganaches qui se défendent comme les femmes, avec la langue, ou qui comme les assassins vous assomment, le soir, au coin d'une rue (historique). Voilà ceux qui empêchent la réunion de tous les partis. Il est temps que l'opinion publique fasse justice de ces nains politiques qui salissent tout ce qu'ils touchent, et qui, se posant sur les épaules des hommes sincères, se disent leurs amis, leurs désa-

seurs, quand on a les preuves que pour eux un homme sincère est un cauchemar !

Il y a trop longtemps que le double rôle de la trahison et de la lâcheté se joue à nos dépens ; il faut que l'opinion publique fasse justice de ces crétiens politiques. Après cela, s'il leur plaît de nous faire *masacrer*, (sic) nous leur dirons : *rira bien qui rira le dernier*.

## CHACUN JETTE SON CRI.

"J'ai faim, tu as faim, il a faim, nous avons faim, vous avez faim, ils ont faim." — Voilà le verbe que la moitié des habitants de Québec conjuguent, aujourd'hui, en grelottant.

D'un autre côté les ministres et leurs valets en conjuguent, un autre que voici :

"P'engraisso, tu engraisse, il engraisse, nous engraissons, vous engraissez, ils engraisent." — aux dépens du peuple !

Nous ignorons si ces deux verbes vont être conjugués pendant longtemps, mais il est certain que la conjugaison ne se fera point sans faute ! Le proverbe qui dit : *Ventre affamé n'a point d'oreilles !* peut être maintenant appliqué au peuple. Si les ouvriers sont tellement découragés qu'ils n'osent point se lever comme un seul homme pour forcer qui de droit à leur venir en aide, que sera-ce donc quand la fièvre du désespoir s'empare d'eux ! Semblables à ces malades que le délire pousse à se briser le crâne contre le premier objet venu, les classes ouvrières se ruent sur tout ce qu'une aveugle colère leur indiquera.

Nous l'avons toujours dit : à moins qu'on ne commence immédiatement le chemin de fer du Nord, ou qu'on n'ouvre une route de Québec au Lac Saint-Jean, on sera témoin de l'hiver le plus épouvantable sous tous les rapports que nous ayons subi.

Ce que nous apprenons ne nous rassure point. Si nos informations sont correctes, un conseiller-de-ville aurait déclaré à un ami que l'on ne commencerait maintenant que la construction des travaux nécessaires à chaque station ! C'est-à-dire que les quelques mille piastres que la Corporation avancera, serviront à faire du patronage !

On veut faire ce chemin, et l'on prend tous les moyens pour ne point réussir. Au lieu de construire des quais en bois qui donneront du travail, peut être à quelques centaines d'ouvriers, il faut faire le tracé du chemin ; ouvrage auquel travailleront tous ceux qui peuvent lever une hache ou une